*bliographie linguistique* publiée par les soins du Comité international permanent de linguistes (Utrecht & Anvers, Spectrum, XXVII & 275 pages).

Ce cinquième volume contient la bibliographie de 1950, avec complément des années antérieures. Les directeurs responsables, M. Alf. Sommerfelt et Mlle Chr. Mohrmann, ont fait appel principalement, pour le travail de dépouillement et de rédaction, à M. J. Beylsmit (d'Amersfoort), avec l'appoint d'une collaboration internationale. Les latinistes trouveront là, pour le seul domaine de l'italique, plus de 300 titres avec indication des comptes-rendus ; mais le principal intérêt pour eux de cette bibliographie est de leur fournir la production latine encadrée dans l'immense bloc de la linguistique indo-européenne et générale.

— Il est bon de savoir que le *Bulletin analytique* publié par le « Centre de documentation du Centre national de la Recherche scientifique » contient également une *Bibliographie linguistique*, qui a l'avantage de fournir de brefs résumés des ouvrages et articles, avec en outre la possibilité d'obtenir une reproduction microfilmée des articles de périodiques (s'adresser aux services : 18, rue Pierre-Curie, Paris, ve). Le fascicule 3 du tome VI, paru en 1952 sous le titre *Philosophie*, contient, p. 487-513, une Bibliographie générale de Linguistique et de Philologie.

— Enfin, une bibliographie de l'*Histoire de la philosophie*, qui n'est pas sans intérêt pour le latiniste, constitue le tome I de la *Bibliographia philosophica* publiée par G. A. de Brie aux éditions « Spectrum » d'Utrecht, et qui recouvre les années 1934-1945.

J. Marouzeau.

**Linguistique et philologie.**

J. Kuryłowicz, *L'accentuation des langues indo-européennes* (Polska Akademia Umiejętności : Prace Komisji Językowej, XXXVII) : Cracovie, 1952, in-8°, 527 pages.

L'auteur, dont le dessein est de déterminer le rôle *morphologique* joué par l'ancien accent de hauteur dans les langues indo-européennes qui l'ont conservé, consacre à cette question un grand ouvrage, dont les trois parties concernent, respectivement, le vieil indien, le grec ancien, le balto-slave. Tous les problèmes ont été repensés, rajeunis et posés en termes de linguistique fonctionnelle. Ce livre, dont nous rendons compte ailleurs, devait être signalé aux lecteurs de cette *Revue*, d'abord comme un travail neuf et désormais fondamental sur un des grands problèmes de la morphologie indo-européenne, et aussi pour le bref mais riche appendice intitulé « latin et roman » (p. 452-462), dont les idées directrices sont les suivantes :

1° Le latin a d'abord, comme l'osco-ombrien, connu une accentuation

initiale dont les effets phonétiques sont encore sensibles à l'époque historique. Le passage de l'accentuation initiale à l'accentuation « pénultième » (voir plus bas), propre au latin et sans doute antérieur de peu à l'histoire, est lié à des conditions prosodiques. Le latin n'a pas de monosyllabes accentués constitués par une syllabe ouverte à voyelle brève (il élimine, par allongement, **dă*). D'où, dans la syllabation, réinterprétation de **tĕ-pĭ-dus* en **tĕpĭ-dus* avec un « complexe » initial de deux mores, dont l'accent frappe la première. — C'est là, d'une part, le point de départ d'un déplacement de l'accent. L'accent de *tĕpĭdus* n'est plus senti comme initial, mais comme frappant l'*avant-dernière more précédant la finale ;* par récurrence, cette accentuation « pénultième » est étendue au type **pŭdīcus* > *pŭdĭcus*, et, de proche en proche, aux autres types rythmiques. — C'est là, d'autre part, le point de départ d'une série d'innovations prosodiques. La longue pénultième est décomposable en mores, d'où, sous l'accent, l'équivalence des fins de mots ...⏑⏑ et ...⏑́ ⏑ ; une syllabe brève accentuée forme donc avec la suivante une unité indissoluble ; de là l'explication de l'abrègement dit « iambique », etc. [On notera, cependant, que l'abrègement iambique intéresse les groupes de forme ⏑-, alors que le groupement de deux syllabes en « mores » est de forme ⏑́ ⏑.]

2° Le passage de l'accent fixe du latin à l'accent libre du roman est également conditionné par des faits prosodiques. Les voyelles du latin ayant tendu à s'allonger sous l'accent (en syllabe ouverte), mais à s'abréger en position atone (et, même sous l'accent, en syllabe fermée), il y a passage du rythme quantitatif au rythme accentuel. La place de l'accent sur la pénultième ou l'antépénultième devient purement traditionnelle (puisqu'elle n'est plus liée à la quantité), et divers changements phonétiques déterminent, par surcroît, l'apparition d'un accent final. A partir de là, l'auteur rend compte d'un certain nombre de phénomènes accentuels du latin vulgaire (traitements des groupes occlusive + liquide, traitements des formes proparoxytones à hiatus, recomposition, etc.) et du français (problème de l'*e* muet).

On voit, par ce bref aperçu, combien important et suggestif est ce seul appendice de l'ouvrage monumental de M. Kuryłowicz. Nul doute qu'il n'ouvre la voie à des discussions fécondes.

Michel LEJEUNE.

Giacomo DEVOTO, *Gli antichi Italici*, 2e édition : Florence, Vallecchi, 1952, 356 pages, 1,200 lires.

C'est avec grand plaisir que les historiens de l'Italie primitive ont vu reparaître, après vingt ans, *Gli antichi Italici* de M. Devoto : ce petit livre, on s'en aperçoit maintenant, a fait époque ; publié sous le format

d'un roman dans une collection destinée au grand public, il risquait, par la difficulté du sujet et la densité des développements, de décourager celui-ci sans trouver sa place parmi les mémoires des spécialistes, dont il dérangeait, au surplus, quelques habitudes. Il s'est pourtant imposé, par ses propres mérites, à l'attention et, disons plus, à la pratique quotidienne de tous ceux qui, dans leur effort pour ressaisir le plus ancien passé de l'Italie, ne se contentaient plus d'une discussion critique de la tradition, que Pais avait poussée à ses extrêmes conséquences, et qui trouvaient ici, pour la première fois, une mise en place et une interprétation d'ensemble des données littéraires, linguistiques et archéologiques.

M. Devoto est linguiste. Élève de Schulze, de Wackernagel et de Meillet, il a, par deux ouvrages monumentaux, son édition des *Tabulae Iguuinae* (1937 ; 2e éd., 1940) et sa *Storia della Lingua di Roma* (1940 ; 2e éd., 1944), en même temps que par beaucoup d'essais qui vont de la phonétique ancienne à la stylistique moderne, acquis une autorité incontestée à la tête de l'école linguistique italienne. Mais, bien qu'il se se déclare *non filologo, non archeologo* et, avant tout, *studioso di lingue*, il est, en outre, historien de vocation. Persuadé que l'histoire est la synthèse des diverses disciplines, et que, spécialement dans le cas de l'antiquité, elles doivent collaborer, dans un esprit de compréhension réciproque, à la recherche de la vérité, il pense que la linguistique manquerait à sa mission si elle n'apportait pas à l'histoire « sa contribution, non d'hypothèses, mais de faits » ; que la linguistique italique, en particulier, ne saurait limiter son effort à « des analyses généalogiques », mais doit le couronner par une étude « des conditions dans lesquelles le milieu linguistique italique s'était superposé aux substrats antérieurs, des contacts qu'il avait subis de la part des milieux linguistiques voisins et des influences qu'il avait exercées sur eux » (p. 19).

Parti de l'examen des *Tabulae Iguuinae* et des autres monuments des langues osco-ombriennes, M. Devoto a donc entrepris d'éclairer par la linguistique ce que l'archéologie laissait d'obscur dans le tableau qu'un Von Duhn (*Italische Gräberkunde*, 1924-1939) avait dessiné des invasions italiques. Et c'est là, d'abord, qu'il a rendu d'inappréciables services. L'archéologie, à elle seule, permet de constater des affinités de civilisation, des rites funéraires communs, des formes céramiques apparentées. Mais quelle valeur donner à ces rapprochements, qui peuvent s'expliquer tantôt par des courants d'échanges, tantôt par une expansion ethnique? Et dans quelle direction orienter les rapports d'une nécropole à une autre? M. Devoto, suivant le témoignage de l'épigraphie et de la toponymie, s'est acharné à retracer, à travers l'inextricable complexité des trouvailles, à travers le dédale non moins serré

des vallées apennines, le cheminement confus des Indo-Européens. De la légitimité de son ambition, comme de la fécondité de sa méthode, on voudrait donner ici quelques exemples.

Les stèles de Novilara, près de Pesaro, révèlent la survivance d'un parler non indo-européen et d'un bastion longtemps irréductible, qu'il est vraisemblable d'attribuer aux Picènes, et qui avait écarté de la côte la progression des premiers Italiques. On trouve néanmoins la preuve qu'après le reflux des Gaulois les Ombriens, installés dans la montagne, ont exercé une pression vers l'Adriatique : c'est, dans les inscriptions latines de Pesaro, la présence des formes *dedrot* au lieu de *dederunt*, *dede* au lieu de *dedit* (p. 122).

Le rituel des *Tabulae Iguuinae* conserve le souvenir d'une citadelle, *Attidium* en latin, qui avait été le siège de la population avant que celle-ci ne se transportât à Gubbio ; il faut sans doute l'identifier avec le village d'Attigio au sud de Fabriano et supposer un déplacement de l'est vers l'ouest (*ibid.*).

L'inscription de la fibule de Préneste, traditionnellement considérée comme latine, montre, avec un *med* authentiquement latin, un *fhefhaked*, où l'on attendrait *feced*, qui n'a son équivalent que dans l'osque de Bantia, en Lucanie, et qui dénonce le passage ou l'établissement, à ce seuil de la Voie Latine, d'éléments sabelliens, dans lesquels M. Devoto reconnaît des Èques (p. 100 et 129 et suiv.).

Ces menus exemples ne donneront, évidemment, qu'une faible idée de la masse des faits étudiés et de l'ampleur des résultats acquis, que seule une lecture intégrale, à l'aide d'une carte, peut apprécier à leur juste mesure. D'ailleurs, l'histoire des migrations n'occupe que la première moitié du livre, dont l'autre est consacrée à une peinture, non moins approfondie, de la civilisation — telle qu'elle s'exprime par la langue (chap. VI), l'art (chap. VII), la religion (chap. VIII) ou le droit (chap. IX) — des *antichi Italici*. Chacun de ces chapitres, qu'il s'agisse du rituel iguvien ou des magistratures osques, ou des moindres aspects de la vie matérielle et spirituelle des peuples de la péninsule, constitue l'exposé le plus détaillé et le plus pénétrant des problèmes ; ceux qu'intéresse l'Italie préromaine ne peuvent qu'y être ramenés à chaque tournant de leurs recherches.

Mais qui donc sont ces *antichi Italici*? C'est ici qu'il importe de prévenir, dans l'esprit de la majorité des lecteurs, une regrettable équivoque. M. Devoto l'annonçait dès les premières lignes de sa préface de 1929, réimprimée sans changement en 1952 : sous cette dénomination, il comprend les peuples de langues osco-ombriennes ; il en exclut, non seulement, comme il est traditionnel de le faire, les populations pré-indo-européennes des substrats tyrrhéniens et picènes, mais aussi, ce qui

est paradoxal, les Latins sous leur caractère archaïque de Proto-Latins associés aux Sicules. Ayant affirmé, d'accord avec les *Origini Etrusche* de L. Pareti, la distinction de « deux rameaux d'Italiques » qui, séparés dès la préhistoire, ont apporté en Italie, par deux migrations indépendantes, deux courants de culture différents, il réserve au second seul, Osco-Ombriens, le privilège de cette qualification : initiative qui n'a pas manqué de jeter le trouble dans des discussions déjà ardues, la plupart des historiens continuant à ranger tous les envahisseurs indo-européens, à quelque branche qu'ils appartinssent, sous la catégorie d'Italiques. Il eût été plus simple et plus exact de conserver aux peuples dont il se faisait l'historien leur nom, moins frappant sans doute, d'Osco-Ombriens ou Ombro-Sabelliens.

M. Devoto nous pardonnera de déceler, à l'origine de cette évolution terminologique, l'effet d'une passion antiromaine assez inattendue. Il appartient à cette génération qui a eu le grand mérite, rompant avec la tradition mommsénienne trop exclusivement centrée sur Rome, de redécouvrir, non sans quelque enthousiasme, la part considérable que toutes les populations de l'Italie avaient prise à l'élaboration de son droit, de sa religion, de sa littérature. *Vrbem quam dicunt Romam...* C'est du haut d'un autre Capitole, c'est en observant le *templum* de Gubbio, que le sens de cette création méconnue lui est apparu et que l'attachante originalité des vaincus s'est manifestée à son esprit. Il dit « Italiques » un peu comme, à l'époque de la guerre sociale (*bellum Italicum*), Papius Mutilus inscrivait *Viteliú* sur les monnaies des révoltés. Les Proto-Latins font les frais de cette insurrection. L'hypothèse traditionnelle de l'unité linguistique des parlers italiques étant rejetée, ce n'est pas au groupe latin que M. Devoto a maintenu l'appellation naguère commune, mais, bien qu'il reconnaisse (p. 111) la « latinité » du nom *Italoi*, seul le groupe osco-ombrien en a recueilli l'héritage.

Sur le problème de l'italique, il n'est pas de notre compétence d'apprécier la valeur des arguments par lesquels, depuis vingt ans, M. Devoto et son école ont remis en question l'hypothèse de son unité. M. Lejeune, dans son article du *Mémorial* : *La position du latin dans le domaine indo-européen* (p. 10 et suiv.), n'a pas manqué de signaler l'importance de ce mouvement, en marquant, d'ailleurs, de fortes réserves, et la note qu'il a publiée ici même en 1950 : *Latin et chronologie « italique »* (p. 97 et suiv.), ainsi que ses études de philologie vénète, indiquent le sens dans lequel l'unité italique pourrait être conçue et précisée. La seconde édition du livre de M. Devoto fait état de ces résistances à ses vues, mais elles n'ont point ébranlé ses positions. Il réaffirme « l'autonomie italique (c'est-à-dire osco-ombrienne) au sein de la grande famille indo-européenne » (p. 33). « Italiques et Latins, quoique

contigus, constituaient déjà deux aires linguistiques distinctes alors qu'ils étaient encore en contact avec les autres Indo-Européens, Grecs, Germains et Celtes. La préhistoire des Italiques ne commence donc pas par un hypothétique morcellement des Italico-Latins quand ceux-ci étaient déjà loin de leur siège originel, mais au cœur de la nation indo-européenne encore unie » (p. 47).

Ce n'est pas que, sur beaucoup d'autres points, *Gli antichi Italici* de 1952 n'apportent des nouveautés considérables, qui laissent mesurer le progrès général de la recherche au cours des vingt dernières années. M. Devoto a complété, remanié et, par endroits, entièrement récrit son ouvrage en fonction des découvertes ou théories récentes et du développement même de sa pensée. On y trouvera donc mentionnées les inscriptions de la Valcamonica, étudiées par M. Altheim, mais « qui ne peuvent être considérées sans discussion comme proto-latines plutôt que comme italiques » (p. 50). Le guerrier de Capestrano et son inscription, qui ont projeté un jour inattendu sur la civilisation des Vestins, sont évoqués à plusieurs reprises (notamment p. 104 et p. 194 et suiv.). Les idées de M. Ribezzo sur le substrat tyrrhénien, de M. Rellini sur la civilisation du bronze dite apenninique, de M. Pallottino sur l'autonomie des Étrusques, de M. Mazzarino sur la *koinè* de culture étrusco-latine, de M. Kaschnitz-Weinberg sur les caractères de l'art italique, de M. Altheim sur l'hellénisation précoce de la religion sont, entre autres, largement utilisées. Enfin, une analyse plus poussée des circonstances du peuplement de l'Italie a conduit M. Devoto à proposer plusieurs concepts inédits : celui de « péri-indo-européen » (p. 60 et suiv.) pour qualifier, « au large de la côte indo-européenne, une frange dans laquelle se trouvaient en contact, et confondus dans un mobile équilibre, des éléments indigènes destinés à succomber et des éléments importés destinés à les remplacer ». Exemple en ce qui concerne la langue étrusque : « la conjonction enclitique *-c*, le génitif en *-s* en concurrence avec le génitif en *-al*, le locatif en *-thi* attestent un pouvoir de pénétration qui s'est arrêté avant de transformer les structures de la langue étrusque, mais a laissé des traces visibles. » Celui, en second lieu, de « proto-italique », substitué désormais à celui d'italique dans tout ce qui regarde l'Italie septentrionale, le dernier terme ne s'appliquant plus qu'à l'Italie centrale et méridionale. A ces Proto-Italiques reviendraient les quatre civilisations terramaricole, villanovienne d'Émilie, villanovienne d'Étrurie et picéno-adriatique (p. 70). Dans cette perspective, le rapport entre Italiques et Proto-Italiques apparaît « tantôt comme le fruit d'une évolution naturelle, tantôt comme l'opposition d'un peuple nouveau venu à ses prédécesseurs » (p. 101). Notion, sans doute, encore incertaine, mais il semble qu'elle permette — tout en réduisant à sa plus simple

expression la part faite aux Latins — de rendre compte de quelques contradictions encore mal résolues, portant principalement sur les variations du rite funéraire et le rôle de l'incinération, dont M. Devoto s'efforce à nouveau de préciser l'aspect concret (p. 73). Au surplus, si ses solutions sont obscures, c'est que la matière est rebelle, les données insuffisantes, et les méthodes de travail des diverses disciplines parfois incompatibles. Il reste qu'à l'heure actuelle nul n'a plus énergiquement tenté de les concilier.

Jacques HEURGON.

Fr. ALTHEIM, *Geschichte der lateinischen Sprache von den Anfängen bis zum Beginn der Literatur* : Frankfurt a. M., Klostermann, 1952, 513 pages, 25 illustrations, 52,50 Mk.

Il est certes agréable, pour peu que l'on ait touché aux problèmes de l'Italie primitive, de confesser tout ce qu'on doit aux recherches que M. Altheim, parallèlement à M. Devoto, a poursuivies depuis vingt ans dans ce domaine ; je remercie donc M. Marouzeau de m'avoir laissé le soin de rendre compte de la première partie de cette étonnante *Geschichte der lateinischen Sprache*, si pleine de faits et d'idées, si entraînante en général, si déconcertante quelquefois. Peu importe, après tout, que la composition foisonnante du livre choque l'économie classique : l'histoire de la langue latine ne se comprendrait sans doute pas si on ne la replaçait dans ses « voisinages », et ceux-ci, pour M. Altheim, s'étendent à perte de vue. On le suit avec passion, à propos des invasions illyriennes, jusque chez les Phéniciens, introducteurs du fer en Asie Mineure. On admet volontiers, sans demander une justification trop rigoureuse, telle digression de premier ordre sur les renouvellements de la stratégie et l'apparition de l'infanterie légère, substituée aux hoplites, dans les victoires des Samnites et des Étoliens au v^e^ siècle. Chaque chapitre constitue un essai sur un problème déterminé, où, dominant avec une incomparable maîtrise tout l'acquis philologique le plus récent, il s'efforce, non sans hardiesse, non sans bonheur, d'arracher encore aux données les plus ténues de la lexicographie et de l'onomastique une précision inédite, un rapprochement inattendu qui tout à coup éclairent de vastes perspectives. Le doute méthodique est une attitude qui l'impatiente. *Wissenschaft hat es mit Beweisbaren, nicht mit Möglichkeiten zu tun*, répond-il à ses contradicteurs (p. 122). Il est inévitable que toutes ses démonstrations ne semblent pas également probantes.

Où M. Altheim excelle, c'est dans l'analyse des différents éléments ethniques qui, en se superposant ou se mélangeant à un moment donné, ont produit telle ou telle expression linguistique, telle ou telle forme

de civilisation. On admirera, entre autres, sur un sujet où, comme il dit, *die Forschung ist überall im Fluss*, le lumineux exposé qu'il fait, p. 165 et suiv., des traits généraux du peuplement pré-indo-européen de la Méditerranée. On ne boudera pas non plus son plaisir devant l'extraordinaire reconstruction à laquelle il se livre, p. 108 et suiv., des circonstances dans lesquelles ce sont précisément les Cimbres qui, à la fin du second siècle, au passage des Alpes, auraient découvert les principes de l'écriture runique dans l'alphabet nord-étrusque, mais déjà pénétré d'influences latines, qui, accompagné de représentations symboliques, caractérise les inscriptions de la Valcamonica. Et, dans le détail, que d'interprétations originales ne devrait-on pas signaler ! Sur les rapports du nom des *Itali* avec la pratique du *uer sacrum* (p. 25 et suiv.), sur le bilingue de Pesaro, où deux mots d'apparence grecque remontent en fait au substrat pré-indo-européen (p. 185 et suiv.), sur les inscriptions vasculaires de Véies, qui lui permettent de déceler, entre le Latium et l'Étrurie méridionale, à partir de la fin du VII^e^ siècle, les liens d'une véritable unité linguistique et culturelle (p. 225 et suiv.).

Il y a deux points, pourtant, sur lesquels il paraît indispensable de marquer de sérieuses réserves. Sur les relations entre Vénètes, Latins et *Camunni* de la Valcamonica, M. Altheim présente, p. 125, un tableau dont la clarté séduit d'abord : les Vénètes (qu'il tient pour Illyriens), en arrivant, au IX^e^ siècle, au nord du Pô, y ont rencontré les Latino-Falisques, qui occupaient la région depuis le XI^e^. Ils ont refoulé une partie de ceux-ci, les *Camunni* entre autres, dans les vallées alpines et se sont mélangés au reste : d'où les affinités linguistiques qui unissent le vénète au latin ; puis ils auraient obligé les Latins à reprendre leur marche vers le sud, une de leurs tribus, les *Venetulani*, les accompagnant jusque dans le Latium. Mais les études les plus récentes s'accordent « pour rejeter définitivement l'inclusion du vénète dans l'illyrien » (cf. M. Lejeune, *Problèmes de philologie vénète, Rev. de Philol.*, 1951, p. 202 et suiv.). Et, malgré les efforts de M. Altheim, il est certain que les ressemblances de vocabulaire et, plus encore, de structure qui apparentent le vénète au latin ne peuvent s'expliquer par la cohabitation, voire l'interpénétration, dans la vallée du Pô des deux peuples. L'objection paraîtra surtout insurmontable si l'on considère l'un des arguments fondamentaux par lesquels on prétend démontrer l'illyrisme des Vénètes : la présence, aux environs d'Este, d'un sanctuaire de la déesse *Reitia*, que l'on identifie avec Artémis Orthia. Deux courants divergents d'origine illyrienne auraient amené la même divinité sur les bords du Pô et de l'Eurotas. Mais cette identification, à défaut de témoignages archéologiques décisifs, repose surtout sur le rapprochement *Orthia-Reitia*, que M. Altheim explique à partir de *Rekt-*, en faisant intervenir une in-

fluence phonétique celtique (p. 43). Ce qui implique qu'une *Orthia* illyrienne, introduite par les Vénètes au milieu des Latins, aurait eu son nom latinisé en *Rectia*. On voit mal comment M. Altheim, qui fonde partout ailleurs son enquête sur la permanence des noms propres à travers les migrations ethniques (cf. le chapitre sur *Messapus*, p. 34 et suiv.), peut s'accommoder de l'hypothèse d'une pareille transcription.

Il y a, d'autre part, une thèse, extrêmement brillante, qu'il a souvent soutenue et qu'on retrouve ici (p. 248 et suiv.) : c'est que Rome, ville encore étrusque sous les rois, a pris (ou plutôt repris) conscience de sa latinité avec le commencement de la République : les plus anciens textes latins de Rome, inscription de Duenos, *lapis niger*, ne sont pas antérieurs à 500. Dès lors, le latin s'impose comme langue à la fois officielle et privée, en même temps que, par le rejet des traditions étrusques et le recours direct à la Grèce, spécialement de Cumes, Rome se crée une religion et une culture nouvelles. M. Altheim, cherchant ailleurs, notamment en Sicile (p. 284 et suiv.), des exemples semblables de cette résurrection des énergies indigènes, croit pouvoir en trouver un dans l'histoire de Capoue, libérée des Étrusques par les Samnites en 423. Le peuple campanien, une fois constitué, a travaillé délibérément à se former une langue écrite indépendante (p. 263). Il y aurait là matière à une longue discussion : notons seulement qu'il n'est pas exact de dire que les inscriptions osco-étrusques, qui se trouvent « dans le sud de la Campanie, à Nola, Saticula et Suessula », « manquent à Capoue et dans ses environs ». Le recueil de Weege en cite vingt-quatre (n$^{os}$ 34-57), dont plusieurs sont sûrement postérieures à la « libération ». Nous avons pu en conclure ailleurs que, même après la conquête samnite, on a continué pendant un temps considérable, à Capoue, à parler et à écrire l'étrusque.

Jacques Heurgon.

— Abordant cet ouvrage avec l'espoir, que nous donne le titre, d'y trouver, après la partie italique dont vient de traiter M. Heurgon, une histoire de la langue latine, on est quelque peu dérouté. Il ne s'agit, au vrai, que d'une « préhistoire ». Rien de comparable à la *Storia della lingua di Roma* de G. Devoto, qui va jusqu'à la limite extrême du latin. Mais, si l'exposé est resserré dans le temps, il est largement étendu dans l'espace, comme l'indiquent les titres de chapitres jusqu'aux trois cinquièmes de l'ouvrage : *Die indogermanische Einwanderung; Das nichtindogermanische Italien; Das archaische Rom, Neue Bewegungen.* Un concept domine toute cette première partie : c'est que la descendance d'une langue est plus complexe que ne l'avaient pensé les grands garants de l'unité indo-européenne. On sait comment les travaux de Meillet sur les dialectes avaient sur ce point préparé la voie aux théories

de Troubetzkoi, Pisani, en suggérant la considération, d'une part, de la parenté par emprunt et, d'autre part, de ce que G. Devoto appelle le « peri-indoeuropeo ». Le concept est valable aussi pour l'étude du groupe qu'on appelle italique, et dans ce domaine aussi les précautions prises par M. Altheim sont justifiées.

On a trop souvent, pense-t-il (en historien qu'il est), raisonné sur les différenciations « in abstracto », en posant des sortes d'équations linguistiques. Méthode qui conduit à confondre les valeurs et à vicier le concept de descendance. L'essentiel pour M. Altheim est la datation (voir, par exemple, p. 245 et suiv., l'interprétation des plus anciennes inscriptions de Rome), et l'auteur insiste sur ce que des faits non datés sont sans valeur pour l'étude de la langue. D'où, naturellement, de grandes difficultés pour qui est réduit le plus souvent, faute d'éléments historiques, à chercher précisément dans les mutations linguistiques des éléments de datation. Risque de cercle vicieux qu'il y aura à éviter tout au long de l'ouvrage.

Je laisse ici de côté les chapitres relatifs à l'italique, dont vient de traiter M. Heurgon et pour lesquels les vues de M. Altheim seront à confronter avec celles de G. Bonfante, G. Devoto, soit avec les tout récents apports de M. Lejeune dans les derniers volumes de cette *Revue*. Les chapitres qui répondent réellement au titre de l'ouvrage sont ceux que l'auteur intitule : *Die ältesten Denkmäler; Anfangsakzent und Stabreim*, *Persona*, *Satura*, *Versus quadratus*, *Altes Vulgärlatein*, *Chorus Proserpinae*, *Carmen und Canticum*, *Carmen und Vates*, *Römische Klassik*[1].

On voit qu'il y a là une collection de monographies bien plutôt que les éléments d'une histoire suivie, et c'est le lecteur qui aura, si possible, à établir les liaisons et les rapports.

Le chapitre consacré aux plus anciens documents est composé lui-même d'une série de monographies relatives surtout au traitement de mots étrusques ; j'y relève deux observations essentielles que M. Altheim ne fait que reprendre, mais en les confirmant par des données historiques : à savoir que, d'une part, la syncope des syllabes intérieures en étrusque représente une étape relativement tardive (p. 231) ; d'autre part, que l'accent d'intensité initiale ne remonte pas à une prétendue (?) unité italique, mais se manifeste essentiellement avec l'efflorescence du « carmen » allitérant (à « Stabreim ») aux environs du IVe siècle, pour cesser d'agir à l'avènement de la littérature (question reprise au chapitre XII, p. 301 et suiv.). Il y a là de quoi résoudre des énigmes qui ont

1. Je ne parle pas du chapitre final : *Kurze Phonologie des Lateinischen*, qui est de W. Brandenstein, curieusement inséré ici à la demande de son auteur. Comme on peut le penser, étant donnée la nature même d'une étude phonologique, il n'y a rien là d'historique, et rien qui ait un rapport visible avec le reste de l'ouvrage.

souvent embarrassé les historiens du latin ancien, au prix, il est vrai, d'une nouvelle énigme : comment admettre qu'une particularité phonétique aussi marquante que l'accentuation initiale apparaisse un jour dans un domaine si étendu et disparate (car M. Altheim croit pouvoir l'observer, en même temps qu'en latin, en étrusque et en osque), pour disparaître soudainement après un siècle et faire place à un système tout différent, celui de l'accent syllabique? M. Altheim, qui suit ici P. Kretschmer et F. Skutsch, se pose la question, et pense la résoudre par le recours à une influence du grec de la koinê, qui lui-même développe un accent d'intensité. Il reste que l'emprunt d'un système d'accentuation à une langue étrangère est chose difficilement concevable, et M. Altheim ne se le dissimule pas (p. 325) ; je crains que le lecteur ait peine à se laisser convaincre par les arguments purement théoriques qu'il invoque (p. 326-327).

On lira avec un intérêt amusé le chapitre qui traite de *persona*. Là aussi, les préoccupations « réalistes » de l'auteur se font jour, quand il croit pouvoir établir que le *φersu* étrusque désigne non pas proprement le masque, mais la représentation d'une divinité infernale. Pour ce qui est du point de vue linguistique, je ne sais si on adhérera sans plus à l'explication selon laquelle le suffixe *-na*, qui est aussi dans *lanterna*, *lacuna* (p. 332), conviendrait à l'expression de la petitesse, du dénigrement, ce qui conduit l'auteur à interpréter *persona* comme une espèce de péjoratif par rapport à la figuration du dieu (?). L'hypothèse de M. Altheim est étayée sur une abondante documentation : on s'étonne qu'il laisse de côté, sans même une allusion, si je ne me trompe, les observations de M. Ernout dans *Philologica*, p. 27-35, qu'il lui serait, à mon avis, difficile de réfuter.

Après *persona*, M. Altheim s'attaque à *satura*. Ici encore, la méthode est historique et conduit, en remontant aux origines, à chercher dans la *satura*, qui aurait été en rapport avec le culte de Cérès, le pendant du κυκεών, qui joue un rôle dans le culte de Démèter. Avec quelle signification? M. Altheim écarte l'idée de « mélange » pour s'attacher à la notion de *satur*, et, venant à l'analyse linguistique, s'efforce d'établir, sans se dissimuler la difficulté (p. 356), que *satura* est un nom abstrait, répondant au sens proposé par Kerenyi de « Fülle, Sattheit ». Comment de là on arrive à justifier l'emploi du mot pour désigner un genre littéraire et en expliquer l'évolution, c'est à quoi s'applique l'auteur dans une fin de chapitre qui n'intéresse plus l'histoire de la langue, mais qui n'est pas sans nous suggérer de nouvelles inquiétudes. Ici encore, on aurait aimé une prise en considération du chapitre de M. Ernout sur les mots en *-ra* (*Philologica*, p. 48 et suiv.) qui nous oriente tout différemment ; en tout cas, l'interprétation par un abstrait, qui s'autoriserait d'une relation *opus-opera*, *flos-Flora* (!), a contre elle le fait indis-

cutable, à mon avis, que les voies du latin ancien ne le conduisent pas de l'abstrait au concret, mais en sens inverse.

J'attendais beaucoup du chapitre sur le latin vulgaire. Mais ce que M. Altheim appelle ainsi, c'est l'ensemble des faits phonétiques anciens qui préfigurent l'évolution romane : réduction des dernières diphtongues résistantes *au* et *ae*, syncope des brèves posttoniques dans les formes du type *dedro*, chute des consonnes finales : « toutes particularités, dit M. Altheim (p. 396), qui sont caractéristiques du latin vulgaire ». Du latin vulgaire à basse époque, oui ; mais, à la date où nous sommes, y a-t-il là autre chose que des faits dialectaux, sans aucune signification pour ce qui regarde la tonalité de l'énoncé?

Que dire du chapitre final, intitulé : *Römische Klassik?* Il n'y est guère question que de philosophie de l'histoire, sans référence à la langue. J'y relève deux remarques importantes : l'une, propre à soulever bien des contestations, à savoir que le vers saturnien serait d'origine grecque (p. 468) ; l'autre, indiscutable et de grande portée : que dans toute l'histoire de Rome on ne rencontre jamais un état de choses d'où la Grèce soit absente, et que dans le processus d'hellénisation des cinq premiers siècles il faut distinguer nettement deux époques séparées par un hiatus d'un siècle environ (p. 464).

Ceux qui ont été attentifs aux travaux antérieurs de M. Altheim reconnaîtront sans peine dans ce livre les théories qu'il a déjà exposées dans de nombreux ouvrages et articles : *Römische Geschichte, Italien und Rom, Römische Religionsgeschichte, Terra Mater, Griechische Götter im alten Rom*, etc. Œuvre d'un historien, préface, si l'on veut, à une histoire de la langue, mais rien au delà. « L'ouvrage, dit la Notice jointe, intéressera en premier lieu les latinistes et romanistes, mais aussi les historiens, vu que l'évolution de la langue est un élément essentiel du développement de Rome et de son empire. » Je renverserais exactement les termes, en avouant l'espèce de déception que ressent un philologue à voir trahir un titre alléchant ; ce qui, il faut le dire avec insistance, ne diminue en rien le mérite essentiel d'un ouvrage extraordinairement riche de matière et fécond en idées nouvelles, propres à promouvoir la recherche.

J. Marouzeau.

Franz Blatt, *Précis de syntaxe latine* (Coll. « Les Langues du monde ») : Lyon et Paris, [1952], xix et 395 pages.

Ce livre, que recommande à notre attention un remarquable avant-propos de M. Bayet, paraît être la version d'un ouvrage paru en 1946 à Copenhague, *Latinsk Syntaks i hovedtraek*. M. Marouzeau a apprécié ici même les qualités scientifiques de cet ouvrage en un compte-rendu

(*R. É. L.*, XXIV, 1946, p. 318-319) auquel nous ne saurions évidemment rien ajouter et où l'on se reportera. Notre propos doit être plus modeste ; il sera d'apprécier cette version française dans l'optique particulière du lecteur français.

M. Bayet insiste, en son avant-propos, sur ce qu'il va y avoir de salubre et de stimulant à introduire dans notre enseignement un livre né sous d'autres cieux, inspiré de méthodes parfois différentes des nôtres. Le second chapitre (Notions fondamentales de la grammaire) est, à cet égard, tout à fait intéressant : distinction et définition des éléments de l'énoncé, présentation de quelques catégories grammaticales dont on retrouvera l'emploi tout au long du livre : le « regroupement de l'articulation syntaxique » qui expliquera avec le minimum d'hypothèses le passage de la juxtaposition à la subordination, la genèse de la proposition infinitive ou de l'ablatif absolu ; le « doublet stylistique » qui consiste en ce qu'en général un même rapport est susceptible de plusieurs expressions syntaxiques différentes et qu'on ne peut juger de l'une sans avoir en pensée l'existence de toutes les autres.

Mais l'originalité du livre apparaîtra surtout dans la méthode d'exposition que l'auteur a choisie et à laquelle il s'est tenu avec une rigueur exemplaire. M. Blatt, qui se réclame très légitimement (p. XIII) des deux courants « historique » et « systématique » de la linguistique moderne, a voulu surtout que la systématique et, plus encore, l'histoire n'apparussent en son ouvrage que subordonnées strictement à une présentation dont tout *a priori* serait exclu et qui serrerait d'aussi près que possible le matériel de l'expression tel qu'il est en usage à la période considérée (l'âge de Cicéron). Par exemple, il n'est pas question de référer les emplois de l'ablatif aux cas distincts qu'il a réunis. Ou encore la syntaxe des subordonnées n'est pas distribuée suivant les divisions logiques qui nous sont familières (temporelles, conditionnelles, etc...), mais selon la nature du mot subordonnant qui les introduit : *ut* temporel voisine (p. 304) avec *ut* final, non pas avec *cum*.

On se demande par moments si l'auteur, très en défiance de tout ce qui touche à la logique (p. 27-28, 70-71), soucieux d'organiser son exposé à partir d'éléments aussi objectifs que possible, ne court pas ainsi le risque de calquer trop étroitement la syntaxe sur la morphologie ou le lexique. Il se justifie en insistant souvent sur l'unité psychologique que tendent inévitablement à constituer tous les emplois qui ont même expression grammaticale : il n'y a qu'un subjonctif, et il est vain d'y discerner des emplois optatifs et des emplois subjonctifs (p. 183) ; les prétendues valeurs aoristiques du *perfectum* découlent naturellement d'une extension des valeurs propres du parfait, et il est vain d'y voir un héritage qui se serait maintenu distinct (p. 177). Nul ne contestera, sans

doute, qu'une correspondance tend à s'établir entre les formes et la pensée elle-même ; il est bon de le noter, et certains problèmes s'en trouvent éclairés. Mais il ne s'agit que d'une tendance ; si l'on ne veut retomber dans l'apriorisme par une confusion systématique de l'objectif et du matériel, il faut, dans chaque cas, se demander dans quelle mesure cette tendance s'est imposée. Peut-on s'assurer, par exemple, que les Romains n'avaient pas une certaine idée de la catégorie « propositions temporelles », en sorte que ces propositions leur apparussent comme une unité, un être distinct, en dépit de la diversité des conjonctions qui les introduisent? S'il en était ainsi, une syntaxe vraiment fidèle à la réalité syntaxique devrait les étudier comme une unité, et quoique cette unité n'eût d'existence que logique. N'existe-t-il pas certains faits, comme le subjonctif de répétition, qui ne peuvent se définir qu'en termes de logique, qui ne sont liés à aucune structure particulière, et n'est-il pas bien inquiétant qu'on doive, pour cette raison, les passer sous silence comme inexistants? Je voudrais aussi n'être pas obligé de croire que les Romains entendaient de la même façon (puisqu'ils n'ont qu'un accusatif) *eo Romam* et *capio uestem*, d'où il résulterait (p. 79) que ces derniers mots signifient « j'étends la main vers mes vêtements ». Ici, croyons-nous, c'est la méthode tout entière qui trahit sa faiblesse.

Ces excès, il va de soi, sont rares. L'auteur, avons-nous dit, est de ceux qui se font un scrupule extrême d'ajouter aux faits. On dirait même parfois que tout essai pour les interpréter lui est apparu impur et incongru. La forme qui répond le mieux à son esprit est l'énumération successive. Ceci ressort bien de la présentation uniforme des divisions du livre ; comme dans un index où de mot en mot on glisse insensiblement de A à Z, on glisse ici des emplois du génitif aux degrés de comparaison et à la syntaxe du pronom sans que les titres changent une fois de caractère. Tout ce qui évoquerait une structure est banni soigneusement. Parfois, cette technique est poussée jusqu'à l'héroïsme : dans le chapitre sur l'accord, dont M. Bayet signale très justement l'intérêt méthodologique, l'auteur a affronté le chaos, la multiplicité pure, dont il veut être seulement l'honnête greffier, le témoin. On ne s'étonnera pas que ces vingt-cinq pages soient difficiles à lire, sans contenir plus de matière que ce qu'une *Syntaxe* ordinaire rassemble autour de quelques idées directrices en un espace deux fois moindre. Nos grammairiens, certes, nous ont, dans l'ensemble, habitués à d'autres travers. Que l'on songe aux efforts dépensés jadis pour préciser les conditions d'emploi du réfléchi, pour distinguer *potius quam* avec l'indicatif (= plutôt que) ou avec le subjonctif (= plutôt que de), *cum* temporel avec l'indicatif (déterminant) ou avec le subjonctif (caractérisant) ; nous

savions bien que ces distinctions fines n'étaient pas toujours faciles à retrouver dans tous les textes, mais il nous semblait qu'elles éclairaient jusqu'aux exceptions qu'elles admettent et qu'elles touchaient au réel. Tout cela, chez M. Blatt, est nivelé, référé à de simples indécisions de l'usage (p. 138-140, 292, 298). Tendance générale à confondre ce que nous distinguions (*uolo esse beatus* est une forme de proposition infinitive, p. 255) ; à ne s'étonner de rien (l'étudiant s'inquiète souvent chez nous de savoir comment l'imparfait du subjonctif, temps passé, a pu exprimer une prise de position dans le présent par rapport à quelque chose de conçu ; nous avons imaginé le glissement d'un potentiel du passé à un irréel du présent ; pour M. Blatt, p. 188, « les temps du subjonctif ont, au fond, le même sens que ceux de l'indicatif ») ; à préférer toujours l'explication, s'il en faut une, la moins fine : *Romanus* pour *Romani*, parce que le singulier « produit un effet plus plastique que ne ferait le pluriel » (p. 63), mais *terga* pour *tergum* « en raison de la plus grande valeur plastique présentée par le pluriel comparée à celle du singulier » (p. 65). Nous sommes conviés, on le voit, à une sérieuse mortification de nos appétits intellectuels.

Nous ne serions pas éloigné de penser que l'auteur, dans son scrupule à s'ériger en juge du correct et de l'incorrect, dans sa volonté d'accepter à droits égaux tous les tours effectivement attestés, dans son aversion de toute explication surajoutée aux faits, a exagéré le caractère d'incertitude, d'incohérence et d'inintelligibilité de la syntaxe latine. Ce n'eût pas été manquer à l'objectivité scientifique que de noter qu'il y a des tours très fréquemment ou plus fréquemment employés et d'autres qui le sont rarement. Un répertoire n'est pas un tableau ; l'idéal d'une *Syntaxe* n'est pas de ressembler à ce que sont, dans l'ordre lexicographique, les *Laterculi* de Gradenwitz, avec une ligne pour chaque mot, pour le plus usuel comme pour le plus rare. Peut-on dire que *uinci a uoluptate* soit un « doublet stylistique » de *uinci uoluptate* (p. 98) ; est-il juste de noter *cuius* (adjectif) entre *uter* et *quot* (p. 147) sans que le lecteur soit averti qu'à l'époque classique le mot est presque complètement hors d'usage? Le souci d'équité a même amené M. Blatt à faire un sort à l'inexistant, quand, pour trouver un parallèle à l'emploi de l'accusatif avec l'infinitif, il évoque, après d'autres, il est vrai, un prétendu *orator iusta* (p. 195). S'il ne s'était pas aussi strictement soumis à une méthode qui, croyons-nous, concède trop à l'examen des structures morphologiques ou lexicales et pas assez à l'intelligence des textes, l'auteur aurait peut-être reconnu aussi que, pour exprimer tel rapport logique, il est également des tours plus fréquents que d'autres. Des distinctions de cette sorte eussent donné aux « doublets stylistiques » une véritable signification stylistique et rendu à la syntaxe latine tout en-

tière un modelé, un relief, une fermeté, une consistance interne et — il faut le dire — une vraisemblance historique que la méthode de M. Blatt a pour effet d'estomper. Sur cette base, une interprétation des faits devenait possible, et l'on n'eût pas estimé telle thèse disqualifiée parce qu'elle a contre elle deux ou trois textes qui ne sont que des exceptions.

Un livre n'est pas toujours parfait du premier coup. On relève dans celui-ci quelques coquilles : *ueritatis* pour *antiquitatis* (p. 127) ; *conciebantur* (p. 135) pour *coniciebantur* ; « rétro-actif » (p. 157) pour « réfléchi » ; *excitatis* (p. 163) pour *excitetis* ; « prières » (p. 199) pour « pierres » ; « olympien » (p.282) pour « olympique » ; *berviter* (p. 299) pour *breviter*. Surtout, lors des rééditions, que nous souhaitons nombreuses, l'auteur devrait revoir avec soin la traduction de ses exemples ; les inexactitudes n'y sont pas rares : *tergo ac capite puniretur* (p. 100 ; Liv., 3, 55, 14) « qu'il reçût des coups, comme punition, sur le dos et sur la tête » ; — *ceteris satisfacio omnibus, mihi ipse numquam satisfacio* (p. 141 ; Cic., *Fam.* 1, 1, 1) « je suis dévoué à tout le monde, mais jamais à moi-même » ; — *his annis quadringentis Romae rex erat* (p. 143 ; Cic., *Rep.* 1, 58) « il avait été roi à Rome pendant ces quarante années » ; — *quos concursus facere solebat* (p. 146 ; Cic., *Deiot.* 28) « quelles gambades il avait l'habitude de faire » ; — *habe tuum negotium nec... existima* (p. 163-164 ; Cic., *Att.* 12, 22, 3) « faites-en votre affaire et ne vous arrêtez point à considérer » ; — *quas... copias his* (sc. *proximis*) *et suppeditari aequius est et relinqui, eas transferunt ad alienos* (p. 167 ; Cic., *Off.* 1, 44 ; il s'agit des testateurs qui déshéritent leurs proches au bénéfice d'étrangers) « les troupes qu'il eût été plus raisonnable de laisser pour soutenir celles qui étaient proches d'elles, ils les envoient à d'autres » ; — *quid quod Servi filius, quod Titini in iis castris fuerunt quibus Pompeius circumsederetur... Nunc certe promenda tibi sunt consilia* (p. 179 ; Cic., *Att.* 9, 18, 2) « et le fils de Servius et le fils de Titinius qui assiégeait Pompei (*sic*) dans le camp... Maintenant tu as besoin de conseils » ; — *si Fabius tantum ausus esset, quantum ira suadebat* (p. 180 ; Sen., *Ira* 1, 11, 5) : « avait écouté seulement ce que lui conseillait la colère » ; — *at non historia cesserit Graecis* (p. 186 ; Quintil., 10, 1, 101) « l'histoire ne saurait s'arrêter aux Grecs » ; — *quis... eum diligat quem metuat* (p. 186 ; Cic., *Lael.* 53) « qui choisirait quelqu'un qu'il craint ».

Ces erreurs autorisent le lecteur à se demander en plus d'un endroit si les obscurités du développement, plutôt qu'à un vocabulaire et à des habitudes de pensée qui ne lui sont pas familiers — mais dont il ne demanderait qu'à s'enrichir, fût-ce au prix d'un sérieux effort — ne sont pas attribuables tout simplement à des insuffisances de traduction. Rien n'est plus fâcheux que cette incertitude. Où est « l'ablatif d'accompagnement » dans *Aeeta patre, matre Idyia procreata* (p. 88)? Que signifie : « l'ablatif, cas de la circonstance concomitante, conditionne l'emploi instrumental de

l'ablatif » (p. 97)? Ou : « les participes passés sont, à l'origine, des adjectifs de genre indifférent ; ils s'emploient tantôt avec tel verbe, tantôt avec tel autre de même radical que l'adjectif » (p. 158)? En plus d'une page, la rédaction est inintelligible, surtout dans le chapitre « Notions fondamentales », où l'on est, moins qu'ailleurs, guidé par les exemples et où l'on aimerait pouvoir serrer tout spécialement la pensée de l'auteur.

Le livre ne sera vraiment utilisable qu'à des lecteurs assez expérimentés pour ne point se laisser empêcher par les imperfections matérielles que nous avons signalées, capables aussi de profiter d'une étude dont le vocabulaire technique est très différent de celui auquel nous sommes habitués, où les mots, par exemple, sont des « membres de phrase » (p. 139), où ce que nous appelons « coordination » (*inuitus ac necessario*) est appelé « juxtaposition » (p. 233), où *meus*, *uester* sont des « pronoms » (p. 138, 235), où « attribut » est synonyme d' « apposition » (p. 104 ; cf. p. 48), sans parler du sens de mots comme « prédicat » ou « nexus ». Bref, un livre à discuter : exemples, interprétation, vocabulaire et doctrine. Mais belle occasion de réfléchir aux possibilités, limitations et risques d'une syntaxe surtout descriptive.

Jacques PERRET.

V. VÄÄNÄNEN, « *Il est venu comme ambassadeur, il agit en soldat* » *et locutions analogues en latin, français, italien et espagnol. Essai de syntaxe historique et comparée* : Annales Acad. scient. Fennicae, Ser. B, t. 73, 1, Helsinki, Pekka Katara, 1951, 75 pages.

M. Väänänen, qui s'est signalé comme latiniste par son étude sur les inscriptions pompéiennes, qui est chargé actuellement d'un enseignement des langues romanes, et qui possède la maîtrise du français, met à profit cette triple qualité pour examiner un trait de syntaxe comparée, domaine qui a jusqu'ici peu tenté les romanistes.

Je voudrais d'abord signaler la finesse de l'analyse (p. 5 et suiv.) qui distingue les diverses sortes d' « apposition » ; certes, le terme me plaît mieux que le « dianathète-étance » et le « dianathète-échoite » de Damourette-Pichon, mais il reste peut-être insuffisant, même avec des épithètes, à définir tous les types, et il prête quelquefois à confusion.

Puis je laisse de côté les questions relativement simples qui intéressent l'emploi du français *comme*, latin *ut* et *pro*, pour en venir à celle qui regarde le passage de latin *in* à français *en*.

L'usage du français est bien établi : il s'agit du tour « agir en maître » ; celui du latin est plus obscur, mais, enfin, nous voyons, à partir de l'accusatif (*desinit in piscem*, *in uxorem accipere*) ou de l'ablatif (*res in praeda captas*), se constituer une sorte de *in* appositif (« identicum » ou « implicativum », dit l'auteur), qui est attesté depuis l'époque classique jusqu'au latin médiéval. La question qui se pose est de savoir quel est

le rapport entre le *in* latin et le *en* français. Or, il y a coupure entre les deux : à un cas isolé près, on ne semble avoir relevé aucun exemple de *en* appositif proprement dit avant le XV^e^ siècle.

Certains romanistes admettent, malgré la coupure, un héritage du latin ; d'autres recourent à une extension du tour « aller en messager », qui est fréquent à toute date ; M. Väänänen propose de chercher une explication particulière dans la pratique de la langue du théâtre, où abondent les locutions toutes faites : « en fol, en fat ».

Je me demande (une solution de compromis n'est pas nécessairement un faux-fuyant) si les trois explications ne sont pas également valables : recours au latin? ce n'est pas impossible, malgré l'hiatus temporel, car il peut y avoir eu directement emprunt du français au latin médiéval ; développement intérieur au français? le français peut aussi bien avoir passé de l'emploi « transmis en message » à l'emploi « aller en messager » (p. 30) que le latin de « in praemium dare » à « mactare in sacrificium » (p. 15-16) ; action généralisatrice d'une locution propre à une langue spéciale, celle du théâtre? ce n'est pas la première fois qu'on aurait pu invoquer une circonstance particulière comme point de départ d'une mutation ; pourquoi la méthode inaugurée par Gilliéron dans le domaine de la sémantique ne serait-elle pas valable pour la syntaxe? D'autres faits du même genre ne doivent pas manquer. Et, pour élargir le problème, dans conditions le français, après avoir laissé périmer des emplois hérités, les a-t-il repris, à titre d'emprunts, au latin médiéval? Tel est l'examen auquel nous convie cette excellente étude.

J. MAROUZEAU.

J. MAROUZEAU, *L'ordre des mots en latin. Volume complémentaire* (Coll. d'études latines, série pédagogique, t. VI) : Paris, Les Belles-Lettres, 1953, 150 pages.

Je crois devoir signaler ici que, renonçant à réimprimer les trois volumes que j'ai consacrés à l'ordre des mots, j'en ai repris la matière dans ce modeste ouvrage, adapté autant que possible aux besoins de l'enseignement, donc allégé de tout appareil technique, mais pourvu d'une bibliographie et d'exercices d'application, sans préjudice des retouches que comporte une doctrine en devenir.

J. MAROUZEAU.

## Histoire littéraire.

Henry BARDON, *La littérature latine inconnue*. T. I : *L'époque républicaine* : Paris, Klincksieck, 1952, in-8°, 382 pages, 1.600 francs.

M. Bardon a entrepris de ramener à la lumière les auteurs latins que